

surtout, vous surveillerez ceux de la plaine. Si ces derniers vous aperçoivent, et que l'un d'eux bouge, tirez sur lui ; sinon... le reste nous regarde. Allons, Bois-Rosé, c'est sans doute aussi votre opinion. Eh bien ! en route ! Don Fabian, quand le coup sera fait, je reviendrai vous chercher, et nous décamperons.

Ces deux hommes qui, un instant, avaient ployé comme deux chênes tourmentés par la tempête jusqu'à leurs racines, allaient bientôt se relever comme eux et braver de nouveau l'orage.

Le Canadien obéit à un avis qui lui souriait par sa témérité même, et que l'obscurité ne rendait pas impraticable ; puis, Bois-Rosé, outre le salut de son fils à opérer, avait une humiliation amère à venger.

Un coup d'œil jeté d'abord sur la plaine, du côté opposé aux rochers, leur prouva que rien n'était changé autour d'eux ; alors les deux chasseurs, le couteau entre les dents, se laissèrent glisser si rapidement du sommet de la pyramide, que Fabian les croyait à peine partis, quand déjà tous deux marchaient, en se courbant, le long des roseaux du lac.

Fabian, plus occupé de suivre leurs mouvements et de protéger leur vie que la sienne propre, se laissa captiver par le spectacle plein d'un terrible intérêt que lui offraient les deux intrépides compagnons d'armes.

Les larges dalles qui recouvraient les Indiens restaient aussi complètement immobiles que si elles eussent été en réalité des pierres tumulaires scellant des morts dans leur tombeau. Rassuré par la tranquillité morne qui régnait de ce côté, Fabian observa avec moins d'anxiété les manœuvres du Canadien et de l'Espagnol.

Tous deux avaient fait halte et semblaient se consulter une seconde fois ; puis, il les vit entrer doucement dans les roseaux dont les bords du lac étaient couverts, et disparaître. Le vent d'orage agitait si violemment ce fourré immobile, que l'ondulation imprimée par la marche des deux chasseurs ne devait pas donner l'éveil aux Indiens.

Débarrassé du soin de surveiller ses deux amis devenus invisibles, et que l'obscurité et l'épaisseur des joncs et des roseaux protégeaient suffisamment, rassuré maintenant par le résultat de leur audacieuse tentative, Fabian se hâta de regagner son poste au bord opposé de la plate-forme.

Il était temps !

Mais, afin de ne pas jeter de la confusion dans le récit des deux actions simultanées, nous ne nous occuperons, pour un seul instant, que du coureur des bois et du chasseur espagnol.

Après que Fabian les eût vu disparaître, enfoncés dans la vase couverte de roseaux, ils avaient fait halte de nouveau. Leurs yeux ne pouvaient percer le rideau de plantes aquatiques qui les cachait ; mais ils savaient que du haut de l'éminence, Fabian plongeait sa vue bien au delà.

Au milieu de l'obscurité du ciel, parmi les hauts roseaux dont le vent courbait les verts panaches, les bords du lac paraissaient complètement déserts.

— Si, dans une minute, dit le Canadien, nous n'entendons pas retentir la carabine de Fabian, ce sera signe que les Indiens ne nous ont pas vus descendre de la colline ; alors, comme ils sont cachés à égale distance à peu près les uns des autres, et sur la même ligne, nous nous élancerons chacun à une extrémité. Poignardez le dernier, j'écraserai le premier sous la pierre, et, quant aux deux autres, pris entre nous deux, effrayés de la mort de leurs compagnons, nous en aurons bon marché, croyez-moi.

— J'y compte bien, caramba ! dit Pepe.

Ce plan était effrayant de simplicité, et, pendant une minute que le tonnerre grondait, que les éclairs couraient comme des serpents de feu sur la plaine et dardaient de longs rayons à travers les roseaux, les deux chasseurs s'attendaient à chaque instant à entendre la détonation de la carabine de Fabian.

L'impatience les dévorait, et, à l'impatience nerveuse causée par l'excitation du danger, se joignait, chez Bois-Rosé, l'inquiétude et comme un remords d'avoir laissé le trésor de sa vie, don Fabian bien-aimé, exposé seul à un terrible danger, même quand il s'agissait de le sauver.

En vain, depuis le court espace de temps que son fils avait été rendu à sa tendresse, celui-ci avait-il donné des preuves d'un courage qui ne le cédait en rien au sien ; Bois-Rosé, au milieu de sa vie de périls, ne continuait à voir dans l'énergique et robuste jeune homme que l'enfant aux cheveux blonds et bouclés dont il avait, pendant deux ans, protégé la faiblesse.

Le Canadien frémissant tremblait d'entendre s'élancer du haut de la colline, jusqu'à lui, le cri d'angoisse de Fabian, qui appellerait à son aide. D'étranges rumeurs résonnaient en effet dans la plaine.

Le vent sifflait dans la prairie avec un bruit lugubre comme le bruit de sa solitude éplorée.

— Il est temps, dit Bois-Rosé, car l'enfant est seul... Allons, Pepe... vous savez... le premier et le dernier.

Les roseaux se courbèrent dans un large espace, comme sous des rafales impétueuses du vent du sud, et semblables à deux tigres du Bengale qui s'élancent du milieu des jungles sur leur proie, sans un rugissement, mais aussi agiles que silencieux, les deux chasseurs bondirent dans la plaine.

Avec une précision prodigieuse d'instinct sauvage, chacun des terribles lutteurs courut droit à son ennemi, Bois-Rosé au premier, Pepe au dernier.

En un moment, le son bien connu de la carabine de Fabian retentit au loin. Bois-Rosé tressaillit ; mais il ne put s'arrêter ; d'ailleurs, le coup de carabine de Fabian avait résonné seul, et il fallait en finir avec leurs ennemis.

Confiant dans la vigueur de ses bras, au moment où l'Indien, averti trop tard par le retentissement du sol, essayait de sortir par l'ouverture étroite qu'il s'était ménagée dans l'une des crevasses, le Canadien pressa d'un pied lourd comme un bloc de granit le corps de l'Apache. Enlever ensuite la